

prend avec la sienne. Lorsque les provisions sont rares dans la ruche, celles qui en apportent des champs font la même chose aux autres; et les anciennes en usent de même pour les nouvelles écloses. L'été, les mouches se répandent par toute la ruche, pour être plus commodément; et l'hiver elles se rassemblent dans l'endroit le plus chaud, qui est ordinairement le devant, s'y resserrent et s'entassent les unes sur les autres, leur reine, placée au large au milieu d'elles, dans l'endroit le plus propre et le plus sûr.

On ne peut les concilier avec les étrangers, qu'on les énuirait par la faim, comme on fait pour marier les essaims, ou pour faire passer les mouches d'un panier à un autre où il y en a déjà. Si un essaim vient se placer dans une ruche déjà habitée, les mouches défendent le terrain, et ordinairement elles détruisent l'essaim, à moins qu'il ne soit plus fort en nombre, et en ce cas elles lui cèdent sans qu'il leur fasse de mal; car les mouches qui ne cherchent qu'un établissement, ne font point de mal à celles qui y sont déjà; elles sont différentes en cela de celles qui vont pour piller, et qui tuent et emportent tout ce qu'elles peuvent; les autres se défendent de même, et c'est ce qui fait le grand bruit qu'on entend dans les ruches qui sont au pillage.

Les mouches à miel ont la vue et l'odorat très-fins pour discerner les fleurs et tout ce qui leur est propre.

Elles ont un pressentiment du beau et du mauvais temps, des changements, des pluies et du tonnerre. La veille elles restent plus tard aux champs, et retournent le lendemain de meilleure heure; et le jour elles ne s'éloignent pas, et rentrent en foule un peu avant la pluie ou la tempête. Si quelque orage les surprend, elles se mettent à l'abri de la pluie sous quelque arbre, feuille ou fleur, pour résister au vent, elles volent fort bas, et pour aller à contre-vent, elles vont en zigzag; mais il y en a toujours qui périssent.

Les mouches sont très-propres sur elles et dans leurs ouvrages, et elles ne peuvent souffrir dans leur ruche aucune saleté; elles aiment pourtant l'urine et les odeurs fortes.

L'abeille est courageuse, mais colère et vindicative; plus on veut la chasser et lui résister, plus elle s'opiniâtre, rien ne peut lui résister dans un rucher; car la première qui attaque, attire les autres, et toutes bravent la mort; mais elles ne sont irritantes et méchantes qu'aux environs de leurs ruches; ailleurs elles ne font point de mal, à moins qu'on ne les prenne.

Elles sont très-ménagères, ne touchent point à leur magasin tant qu'elles peuvent trouver aux champs de quoi vivre. Lorsque, pendant l'hiver, il se trouve des jours tempérés, elles ont besoin de nourriture; elles n'en prennent qu'à proportion qu'elles ont des provisions, afin de n'en point manquer jusqu'au printemps. Les jours froids elles n'en consomment point, parce qu'elles sont engourdies.

Quand les mouches à miel ont souffert quelques pertes, soit à cause qu'on a enlevé quelques gâteaux, ou parce que les souris les ont pillées, elles travaillent dès les premiers beaux jours, avec plus d'ardeur et d'assiduité que jamais, pour réparer leurs pertes.

L'élevage du cheval.

Nous le savons, le commerce de chevaux peut être pour les cultivateurs une source de grands revenus, surtout si nous attachons le plus grand soin à leur élevage.

En chevaux, les Etats-Unis restent toujours acheteurs; à chaque semaine, sur les marchés de Montréal il s'y fait de grandes exportations. Dans une localité où l'on aura reconnu qu'ils s'y trouvent des chevaux propres au besoin de ceux qui en font le commerce, on ne tardera pas à en trouver une vente avantageuse.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs sur les différents soins que requiert l'élevage des chevaux, et nous ne pouvons revenir trop souvent sur ce sujet.

Aujourd'hui, nous empruntons à la *Gazette des Campagnes* de Paris, d'utiles renseignements dus à la plume de M. P. Adenot, dont les connaissances à ce sujet sont hautement appréciées en France.

Voici ce qu'il vient de communiquer à la *Gazette des Campagnes*:

L'élevage est l'une des opérations les plus importantes et des plus complexes de l'industrie agricole. Sa bonne direction appelle les bénéfices, et sa négligence entraîne des pertes ruineuses.

Dans ces notes, nous laisserons de côté la reproduction, dont le rôle est cependant prépondérant, pour ne nous occuper que du jeune animal pris au sortir du sein de sa mère.—Nous le conduirons jusqu'à l'âge adulte, époque où, devenu apte au travail, il quitte la ferme pour être livré au commerce.

1re période.—La parturition étant effectuée, le poulain, faible et débile, cherche à se soulever; sa mère, pleine de tendresse pour lui, le lèche et le dépouille d'une sorte d'onduit visqueux qui adhère à sa fourrure. Grâce à ce stimulant, et aussi à l'air extérieur, il se dresse sur ses membres et, mû par l'instinct, saisit les trayons de sa nourrice. La joie est grande de part et d'autre, le nouveau-né aspire, en agitant la queue, son premier lait, et la mère éprouve une sensation agréable sous cette première pression de la mamelle.

Ainsi se passent les choses quand l'organisme des deux êtres se trouve dans de bonnes conditions. Telle est la règle; les exceptions sont malheureusement assez fréquentes. Souvent des fatigues excessives, des privations sans fin ont exténué la jument; elle ne peut fournir à son produit les éléments qui lui auraient donné la force nécessaire pour se soutenir.—Son instinct maternel la pousse à s'approcher de lui, à se courber pour alléger sa tâche.—Ses avances sont stériles; d'un œil d'envie il regarde les mamelles, principes de vie pour lui, se souleve à demi et retombe épuisé. Un tel spectacle est navrant; alors l'homme ne peut rester oisif. Soutenant le jeune animal, il doit le soutenir et chercher à lui mettre les trayons dans la bouche. Si, trop faible, il ne peut les presser entre ses lèvres et déterminer la succion, il faut alors agir en père nourricier, exprimer le lait et